

DÉSALIÉNÉ

DÉSALIÉNÉ
DÉSALIÉNÉ



Nils ILLIGAN

Du même auteur:

Le Clan - Tome 1: La Conjuración des Nixes

(Fantasy/ Steampunk)

Unité 6

(Horreur Fantastique)

Fosse Confession

(Thriller horrifique)

ISBN: 9798341398658

© Nils Illigan

© Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est le seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Email: n.a.illigan.pro@gmail.com

Instagram: [@n.a.illigan](https://www.instagram.com/n.a.illigan)

www.illigan.com

À Azelle, la petite fille qui a des ailes.

*Et à tous ceux qui ont croisé, sur leur route,
le voleur de sourires.*

Avant-propos

Le livre que vous tenez là est intimement lié à deux autres textes : *Unité 6* et *Festin*. Si la lecture d'*Unité 6* n'est pas indispensable pour comprendre l'intrigue, elle est vivement conseillée. *Festin*, quant à lui, a été pensé pour être lu en dernier, un petit bonus horrifique dans cet univers qui m'est cher.

Unité 6 était un cri d'urgence fait dans une démarche punk. Il en a donc les défauts, mais aussi les qualités. J'avais l'absolue nécessité de jeter sur le papier cette métaphore du mal-être ressenti dans une profession épuisée et épuisante.

Désaliéné, à l'inverse, a été mûri, travaillé plus longuement aussi bien dans mon esprit que sur le papier. Il a pris bien des formes pour arriver à celle que vous allez lire aujourd'hui. La psychiatrie, tout comme la santé mentale en général, sont des thèmes qui me sont incroyablement chers, à bien des égards. Parce que j'ai été

de tous les bords: soignant, patient, proche aidant, j'ai voulu rendre hommage à chacun avec mes mots.

C'est un texte pesant qui évoque des sujets graves et lourds. Je pense que tout le monde peut le lire, mais peut-être pas à n'importe quel moment. Il a été écrit avec bienveillance et sincérité. Cela n'en fera pas nécessairement un bon texte, mais en fait, vous pouvez en être sûr, un texte honnête.

Merci d'accepter avec moi de plonger dans cet univers. Je vous souhaite sincèrement le meilleur pour vous et vos proches.

*«L'espérance est la plus grande et la plus difficile victoire
qu'un homme puisse remporter sur son âme.»*

Georges Bernanos

1

C'était un après-midi de septembre. L'air avait encore la tiédeur de l'été, mais l'ombre des arbres, elle, promettait déjà l'automne. Martin lui fit signe et elle fit le *clap*. Ils tournaient l'introduction de leur vidéo bien qu'en réalité, ils avaient déjà tourné plus d'une heure de rushs depuis leur arrivée, la veille.

La mise en scène, le montage, les musiques savamment choisies... c'était un art invisible. Plus le travail était de qualité, moins il se percevait pour le spectateur ordinaire. Mais les gens ne s'y trompaient pas. Leur instinct leur disait que c'était bon. Et qu'importaient les critiques qui continuaient de dire que ce n'était pas un vrai métier. Ses huit cent mille abonnés savaient bien que le contenu proposé n'était pas un énième resucé Américain faisant l'éloge de la vacuité.

Ils étaient enveloppés de lueurs inquiétantes, d'ombres malsaines projetées au travers des carreaux défraîchis. Il régnait un silence si lourd qu'elle percevait sans peine les cris du passé. Les patients piégés dans leur souffrance sous les directives sèches des soignants. Les couloirs s'étendaient devant elle, labyrinthes de délabrement où le temps semblait avoir pris racine. Il y avait, dans un coin, un brancard renversé, et partout les portes des cellules - on ne pouvait pas parler de chambre - bâillaient, comme autant de bouches ouvertes dans un cri muet.

Avec Martin, ils avaient visité des lieux bien plus isolés que celui-ci. Leurs explorations les avaient menés

jusqu'au cœur de forêts dangereuses, de sites interdits, de lieux mal fréquentés. Pourtant jamais ils n'avaient eu à ce point un sentiment d'urgence et de danger imminent. Ça n'avait pas de sens. Ici, ils avaient le droit de tourner. À peine cinq cents mètres plus loin se trouvait l'hôpital psychiatrique Pinel, moderne, accueillant, plein de vie. Pourtant, dans les ruines de l'ancien Asile de Saint-Adam régnait une terreur muette.

Chaque phrase qu'elle prononçait était une épreuve et son attention était sans cesse attirée vers tel ou tel détail insignifiant. Martin, qui d'ordinaire la gratifiait de petites blagues pour rendre les tournages moins laborieux, n'avait toujours pas ouvert la bouche. Il était masqué derrière la lumière du flash puissant de son Panasonic GH5. Elle ne devinait de lui que les contours de son épaisse chevelure bouclée.

— Gaby, tu peux refaire la dernière ? lui demanda-t-il fébrilement.

— Je suis désolée, je ne me sens pas bien.

— Je te comprends. C'est tellement glauque, ici.

— Écoute, on a qu'à se promener un peu. Tu fais les plans de coupes et moi je prends le temps de me ressaisir.

— Ça marche.

En explorant les couloirs, ils ne laissaient pas place au silence. Il leur fallait remplir chaque espace vide, couvrir chaque morceau écaillé de mur, chaque point de rouille sur les épaisses portes. Ils couvraient l'ancien asile de leurs voix pour chasser tant bien que mal ce sentiment grandissant d'être observés. Gabrielle s'en voulait. Elle attendait ce tournage depuis si longtemps. Elle ne comptait plus le temps qui s'était passé depuis qu'elle avait décidé de venir, de raconter l'histoire de ce lieu.

Un escalier interrompit leur conversation et avec elle les réflexions de la jeune femme. Il s'enfonçait vers une pénombre plus épaisse et inquiétante que celle qui les enveloppait déjà. Elle se souvint qu'au sous-sol se trouvait le département des « *traitements spéciaux* ». On lui avait assuré qu'il restait là des vestiges impressionnants du passé sombre de la psychiatrie. Une plongée rare dans les affres des traitements psychiques. Elle savait que pour rendre avec justesse le sort de ceux qui avaient vécu ici, il leur fallait descendre. Les machines giratoires, le matériel d'hydrothérapie, les autotransfusions, les cures d'insuline, les engins à électrochoc,

il fallait qu'ils filment tout ça. Il était indispensable que les gens puissent voir de leurs yeux que ces engins terribles, qui habitaient l'esprit de Gabrielle depuis qu'elle avait entamé ses recherches, avaient une réalité bien tangible. Expliquer ne suffirait pas, ils devaient les montrer. Seulement, Gabrielle et Martin restaient figés. Il émanait du bas de ces marches une présence. Aussi irrationnel que cela pouvait paraître pour des cartésiens comme eux, ils partageaient ce pressentiment.

— Bon, arrêtons d'être bêtes. Le site est surveillé, il n'y a personne ici.

— Si tu le dis, maugréa Martin. Tu veux descendre, je suppose ?

— Oui, fit-elle d'un air faussement assuré.

— C'est toi la cheffe... J'espère que j'aurai une prime de risque.

— Tu peux te gratter, plaisanta-t-elle.

L'espace d'un instant, la tension redescendit et ils trouvèrent le courage de descendre les marches. Le sol était glissant, couvert d'une humidité envahissante. Les faisceaux de leurs lampes éclairaient des moisissures rampantes, des éclats de dalles fracturées par le temps

et une rouille hors du commun. Une double porte battante, tout aussi vétuste, se dressa devant eux au bas des marches. Ils échangèrent un regard inquiet avant que Martin n'en pousse l'une des deux, qui projeta un grincement strident. Ils s'engouffrèrent avec le pas plein de lenteur et d'appréhension. C'était un large couloir dans un état encore plus tragique que ce qu'ils avaient vu jusque-là. Alors qu'aucune lumière ne semblait pouvoir pénétrer si profondément, il y avait même quelques plantes rampantes le long des murs. Au terme d'une danse frénétique sur les portes du couloir, la lumière de Martin révéla une inscription surplombant une porte.

Thérapie giratoire

Gabrielle savait parfaitement de quoi il s'agissait. Ces machines avaient longtemps servi à faire des patients de véritables toupies humaines. Les fameuses thérapies de choc avaient connu une liberté créative inconcevable. Il fallait qu'elle vît cet engin de ses yeux. Elle s'approcha lentement et alluma sa lampe frontale en franchissant la porte. Elle eut un sursaut terrible lorsqu'elle sentit quelque chose passer sur son épaule.

Reculant brusquement, elle heurta Martin qui manqua de faire tomber la caméra.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? cria-t-il avec surprise.

— Un truc m'a touché !

Il saisit d'une main quelque chose qu'il flanqua devant elle, une épaisse toile d'araignée.

— C'est juste ça.

— Non, non ! C'était comme une main.

— Ne dis pas n'importe quoi... il marqua une pause. Moi non plus je ne suis pas bien Gaby. Tu veux qu'on revienne plus tard ?

Elle prit un instant pour scruter les ombres et reprendre son souffle. Le faisceau de sa lampe se posa sur le centre de la pièce. Perché sur un cercle couvert de carrelage blanc, d'une trentaine de centimètres de haut, se trouvait un engin terrible. Un lit décrépit, couvert de sangles épaisses en cuir élimé, était fixé sur des sortes de gros vérins. Les patients ici attachés devaient subir des exercices aussi terribles que les apprentis de la NASA. Astronautes sans étoiles, les malheureux voyaient leur calvaire rendu encore pire par la lumière aveuglante que leur infligeait l'immense projecteur du plafond. Cette

vision calma ses inquiétudes irrationnelles pour laisser place à l'envie dévorante de tout connaître de ce lieu et de tout mettre en lumière.

Martin fit quelques prises de vues pendant qu'elle imaginait la voix off qu'ils pourraient ajouter à ces images. La richesse du témoignage que leur offrait ce lieu était sans pareil. Son obsession ne serait pas vaine. Elle aurait le bonheur de pouvoir accomplir un travail toujours plus qualitatif. Ce sentiment maintint à distance les regards invisibles que portaient sur eux les murs.

Pendant quelques minutes, ils reprirent leurs habitudes de tournage, retrouvant leur légèreté. L'exploration se passait bien et les entraînaient encore plus loin dans ce couloir. Ils virent ce qu'il semblait être une immense salle de bain où l'on avait dû pratiquer l'hydrothérapie. Parfois en imposant des bains de plusieurs heures, d'autres fois en jetant les patients dans l'eau glaciale, sans même les avoir avertis. Ils filmèrent un ancien fauteuil à électrochocs, semblable à une chaise électrique. On ne leur avait pas menti. Ici, malgré l'outrage du temps, le témoignage de celui fait aux patients restait vivace.

Leurs investigations les menèrent jusqu'à un type

de porte unique. Comme celles étanches des sous-marins, elle avait en son centre une poignée circulaire. Au-dessus était flanqué un petit hublot d'où émanaient des lueurs mourantes. Le carreau était trop sale pour voir au travers alors Gabrielle décida de l'ouvrir. Elle saisit l'écoutille et, après plusieurs essais, parvint enfin à la faire tourner. La porte, en perdant son étanchéité, libéra une odeur étrange. Mélange vicié de ferraille et d'humidité, ils eurent un mouvement de recul quand elle leur parvint.

Ils entrèrent pour découvrir que la lumière venait d'un minuscule puits semblant monter près d'une cinquantaine de mètres plus haut, au terme d'une étroite cheminée. C'était une petite pièce, d'à peine plus de deux mètres de côté. Aucune échappatoire ici. Gabrielle hésita à entrer, prise de la peur, sûrement irrationnelle, de se trouver enfermée là. Elle voulait comprendre, ressentir la même chose que ceux qui avaient été enfermés là, ce qu'ils avaient pu vivre. Elle entra avec crainte. Au milieu de ces quatre murs résonnait une fatalité accablante. Elle ne savait pas exactement ce qu'était cette chambre. Elle n'avait pas le souvenir d'un tel dispositif dans ses innombrables recherches. L'odeur la prenait

à la gorge, personne n'avait dû ouvrir cette pièce depuis des décennies et la minuscule ouverture ne suffisait pas pour y faire circuler l'air. Elle toussa plusieurs fois et fut prise d'une stupeur suffocante. Elle venait de prendre conscience de quelque chose. Absorbée par ses réflexions, elle n'y avait pas prêté attention. Pourtant, les murs étaient étranges. Derrière la moisissure et la mousse visqueuse se trouvaient quelque chose, des sortes d'inscriptions. Les murs étaient couverts de griboillis, des mots répétés à l'infini. Elle s'approcha et dégagea grossièrement avec sa manche les griffonnages. Ils semblaient tracés avec les ongles et indiquaient tous, sans exception :

« Ne les réveille pas »

Ces mots à la signification toute particulière la pétrifièrent de terreur. Ils ne lui étaient pas inconnus et les trouver ici lui glaça le sang. Avant qu'elle ne succombe à la frayeur et qu'elle ne s'effondre, elle se força à hurler et sans réfléchir plus, elle s'enfuit. Elle attrapa par l'épaule Martin et l'entraîna avec elle. Il essaya de la raisonner dans une succession de cris qui résonnèrent bruyamment dans les couloirs de l'asile. Il tenta de comprendre sa

réaction, mais elle ne lui en laissa pas l'occasion. Il leur fallait sortir, elle le savait, au plus vite. Elle ressentait le besoin irrépressible de fuir, de retrouver la lumière, l'air frais et de s'éloigner de ces inscriptions maudites.

La porte battante claqua violemment contre le mur lorsqu'elle la poussa de l'épaule, manquant de peu de lui revenir en pleine tête. Les marches défilèrent sous leurs pieds et Martin dut, malgré lui, attraper la rambarde rouillée pour ne pas trébucher. Leur souffle était court, affolé. Ils fuyaient une menace invisible. À quelques mètres se trouvait, enfin, l'immense entrée par laquelle ils étaient arrivés. Ils revirent les dernières lueurs du jour et sortirent du bâtiment maudit. Gabrielle ne s'arrêta pas pour autant. Elle attendit d'être enfin devant l'ancienne aile de repos réhabilitée en dortoir pour stopper sa course infernale. Martin se posta devant elle, reprenant difficilement son souffle, avec un regard incrédule. Elle allait devoir lui fournir des explications, mais elle ne pouvait détacher son regard de l'entrée au bout de la longue allée. Elle s'attendait à tout instant à voir surgir, des fenêtres étroites de cette bâtisse gothique, une figure monstrueuse. Dans ce lieu qui avait été construit non pour guérir, mais pour enfermer, les âmes tourmentées

s'étaient dissoutes dans l'oubli. Il y avait peut-être des choses qu'il valait mieux maintenir dans cette forteresse de silence.

2

Le jour précédent, avant de rejoindre Martin à l'hôpital Pinel, Gabrielle avait convenu d'un rendez-vous un peu étrange. Frédéric, leur producteur, n'était d'ailleurs pas très en joie qu'elle ait fait le choix de s'y rendre seule. Il avait depuis longtemps abandonné l'idée de lui dire comment gérer son quotidien, mais il ne parvenait pas à masquer son inquiétude. Elle

savait qu'il trépignait d'impatience pendant midi, alors qu'elle déjeunait avec Léon Petitgeorges.

À sa décharge, celui qu'on surnommait « *La tenaille* » était un étrange personnage. Ancien infirmier spécialisé en psychiatrie, il avait gardé de son ancienne carrière une réputation oscillant entre encyclopédie vivante et caricature du maton en blouse blanche. Sa petite-fille avait répondu à leur appel à témoin parce qu'elle était fan de la chaîne YouTube. Seulement, dès le premier appel avec monsieur Petitgeorges, elle avait pu sentir les effluves de vin bon marché au travers du téléphone et la rudesse du personnage. Une artérite de stade 4 l'empêchait de se déplacer. Il l'avait donc invitée à venir manger chez lui. La présence de Fanny, sa petite-fille, la rassurait.

Elle avait laissé à Benji, son vieux chat édenté qui tenait son nom de *Benjamin Gates*, de quoi se nourrir durant son absence de plusieurs jours. Elle avait ensuite chargé son antique 305 de tout ce dont elle avait besoin pour son séjour à l'hôpital et elle s'était rendue à l'adresse indiquée par Fanny. L'appartement se trouvait au dernier étage d'un petit immeuble des années 20, dans une ruelle jonchée de poubelles. La porte donnant sur la rue

s'ouvrait d'un coup d'épaule, comme on lui avait signalé. Il fallait ensuite gravir un escalier de bois en colimaçon dont chaque marche laissait échapper, avec un craquement infernal, une poussière chargée de tabac froid. Au sommet de son ascension l'attendait une silhouette agitée. La petite « *Tenaille* » ne semblait pas tenir du grand-père. C'était une fille étrange, maigrichonne, aux gestes saccadés. Elle l'accueillit avec un sourire gêné sans jamais lui accorder un regard.

— Avant de te montrer Papy, on peut faire une photo ? murmura-t-elle.

« *Montrer Papy* », ce choix de mots lui fit un drôle d'effet. Elle accepta par correction le selfie qu'elle souhaitait. Elle l'agrippa par le cou et colla son visage à celui de Gabrielle. Ses cheveux gras, imprégnés des effluves de fritures et de tabac, se collèrent sur sa joue. Elle fit un sourire figé tandis que Fanny prenait une bonne dizaine de photos. Sans plus la regarder, elle eut un petit rire presque hystérique en contemplant son écran de téléphone. Elle lui fit alors signe d'emprunter un couloir sombre. Gabrielle passa sous un rideau de fils noircis par le temps et pénétra dans un salon en désordre.

Monsieur Petitgeorges était allongé sur un lit d'hôpital qui était installé là, devant un vieux téléviseur. Un ventilateur rafraîchissait son imposant ventre nu et amenait jusqu'à elle les effluves terribles de son pied emballé dans un sac plastique. Il tourna vers elle un regard aviné, néanmoins bienveillant.

— C'est toi la p'tite d'internet ?

— Oui monsieur Petitgeorges. Je suis Gabrielle de la chaîne « *Histoire Désaliénée* ».

— Ça fait plaisir d'avoir de la visite. Fanny, elle était comme une dingue que tu viennes.

La jeune fille rougit et s'éclipsa dans une autre pièce. Il la regarda avec lassitude.

— Faut pas faire gaffe, elle est un peu *spéciale*. Pas spéciale comme mes anciens patients, mais, disons que, c'est pas la courge la plus ensoleillée du potager.

Il se redressa difficilement sur son lit et releva le dossier à l'aide de la télécommande. La jeune femme installa son micro sur le napperon maculé de taches qui couvrait la table. Il y avait partout, dans un océan de papiers chiffonnés, des petites statuettes de bois grossièrement taillées. Elle remarqua alors des copeaux de bois tout

autour de lui, jusque dans le large verre qu'il remplit de vin avant d'en prendre une rasade. Il s'alluma une cigarette avec une allumette qu'il jeta par la fenêtre entrouverte près de lui.

— Ça te dérange pas que j'fume ? fit-il en tirant une bouffée.

— Non, non. Pas du tout.

— Et puis, ça couvrira l'odeur de ce foutu pied. C'est une vacherie ce truc-là. Maintenant qu'il est mort il me fait plus trop mal, mais l'odeur... Le toubib va me le couper le mois prochain... Je pensais pas que c'était possible, mais j'ai hâte.

Elle tenta, sans succès, de ne pas regarder les chairs nécrosées de son pied. La peau avait tourné dans un mélange noirâtre. Le plastique qui l'entourait lui donner encore plus l'aspect d'un morceau de corps que l'on aurait oublié là. Elle détourna les yeux.

— Bon alors, Fanny m'a dit que tu faisais un reportage sur l'hôpital Pinel, c'est ça?

— C'est ça monsieur Petitgeorges.

— Tu peux m'appeler Léon.

— D'accord... Léon. J'ai une chaîne YouTube dédiée

à l'histoire de la psychiatrie. J'ai parlé de la lobotomie, de la psychiatrie en URSS, aux États-Unis, j'ai exploré d'anciens asiles abandonnés. Tout ça...

— Et là t'en fais une sur l'hôpital Pinel ?

— Oui, toute l'histoire. Depuis l'asile Saint-Adam jusqu'à aujourd'hui.

— Faut dire qu'il s'en est passé des trucs là-bas.

Ses yeux se vidèrent à mesure que son esprit s'emplissait des spectres du passé. Combien avait-il vu de larmes ? Combien avait-il entendu de cris ? Assez d'images déchirantes pour remplir tous les cauchemars d'une vie.

— Ça me manque, putain, lança-t-il avec entrain.

— Pardon ?

— On peut pas comprendre si on est pas de cette race-là. Encore aujourd'hui, mais bien plus à l'époque, les gens ont peur de tout ça. La folie, ça effraie parce que ça renvoie à soi en fait. Mais t'as beau pas en parler, t'en tenir éloigné comme d'un tombeau où y'a la malédiction de je sais pas quel dieu égyptien à la con, ça vient à toi. Y'a personne qu'est épargné, fit-il avec gravité en jetant un regard en direction de sa petite-file qui quitta la pièce. C'est le revers de la médaille. On peut pas

jouer les philosophes, les scientifiques, avoir le cerveau suffisamment puissant pour envahir l'espace sans qu'en contre-partie on n'ait pas les neurones qui déraillent. Moi, je me sentais bien là-bas, au milieu des fous.

— Pourtant vous avez connu une époque plutôt sombre de la psychiatrie. La violence, d'un côté comme de l'autre de la blouse, était plus présente.

— Oui c'est sûr, on voyait des trucs qu'on est pas censés voir.

Il marqua une pause. Il sembla à Gabrielle qu'il faisait défiler pour lui seul le film des souvenirs interdits de l'hôpital Pinel. Il était probablement en train de faire le tri entre ce qui était avouable et ce qui ne l'était pas. Il reprit enfin.

— On avait un petit gars qu'avait été élevé dans un clapier à lapin. Il passait ses journées à bouffer son matelas. Un matelas par semaine..., lança-t-il dans un rire que Gabrielle voulait croire triste. On avait des confrontations un peu musclées avec certains. J'ai vu des médecins injecter du Clopixol jusqu'à ce que la fesse du patient déborde. Mais c'était mon quotidien. Je vivais plus là-bas qu'à la maison. Finalement, ils faisaient plus partie de ma

vie que certaines personnes de ma famille.

— Vous regrettez l'évolution des soins en psychiatrie ?

— Non... y'avait des trucs déconnants... mais c'était une ambiance qu'on retrouve nulle part ailleurs.

Elle voyait dans son regard une réelle nostalgie. Ce n'était pas la première fois qu'elle interrogeait un ISP*. Malgré la violence et le côté archaïque de certains soins, beaucoup partageaient ce souvenir particulier de l'ancien temps. Elle ne se l'expliquait pas, ça lui semblait insensé. Fanny débarqua avec une casserole fumante pleine de nouilles et de saucisses collantes. Elle servit trois grosses assiettes avec une louche rouillée. Gabrielle examina la mixture peu ragoûtante avec l'œil du désespoir. Heureusement pour elle, Léon, entre deux bouchées voraces, continua son récit.

— Mais bon ça c'était le quotidien, c'était critiquable, mais y'avait rien d'exceptionnel. Pour nous en tout cas. En revanche, on a connu des moments vraiment durs.

* I.S.P: Infirmier Spécialisé en Psychiatrie. Diplôme spécialisé en santé mentale, arrêté en France en 1992 au profit d'un diplôme en soins généraux.

— Comme l'affaire de Niklas Granvilliers ?

Elle avait osé prononcer ce nom. Parmi toutes les obsessions grouillantes concernant l'hôpital qui l'habitaient, certaines étaient plus tenaces que d'autres. D'autant plus que certains noms suscitaient des réactions épidermiques. Léon ne s'en offusqua pas, il prit le temps de finir en vitesse son assiette. Sa petite-fille le resservit rapidement et s'inquiéta que la youtubeuse n'ait pas touché à son repas.

— Ça a été un sacré choc l'*Unité 6*... C'était ma dernière année. Je l'avais croisé quelques fois lui, c'était un bon gamin. Des patients qui déboulonnent, ça on a l'habitude, mais un collègue...

— Surtout que les circonstances restent étranges, ajouta Gabrielle espérant obtenir des précisions qu'elle n'aurait pas eues jusque-là.

— Comme j'te dis, ça arrive tous les jours des gens qui déboulonnent comme ça. Mais un collègue... ça nous a mis un choc. Encore moi j'étais dans un autre service, mais ses collègues directs... ça a pas été facile.

— Vous les avez bien connus ? Ils ont refusé de me parler, avoua Gabrielle en trépigant d'en apprendre plus sur cette histoire.

— Ça m'étonne pas. Sa collègue, Emeline, quand elle s'est réveillée et qu'elle a appris ce qu'il avait fait pendant qu'elle était dans les vapes, elle a pété un plomb. Elle a quitté l'hôpital peu de temps après et de ce que j'en sais, elle n'est plus infirmière depuis longtemps.

— Oui, c'est ce que j'avais cru comprendre. Les collègues de jour qui ont été agressés et qui ont découvert le corps de la patiente. Ils travaillent toujours à l'hôpital, non ?

— Je crois, oui.

— Vous ne trouvez pas ça étrange de l'avoir gardé dans le même hôpital où il a assassiné une patiente ?

— Pas plus étrange que ça, non.

Gabrielle fit une mine d'incompréhension, la logique de cette décision lui échappant complètement.

— C'est une histoire d'égo tout ça. Et peut-être bien de loyauté aussi dans un sens. Je compte plus le nombre de collègues qu'on a couvert alors qu'ils picolaient comme des trous au boulot, ou qu'ils commençaient à perdre les pédales pendant un divorce. C'est une vieille habitude de gérer en interne. La première réaction des docs, quand ils ont appris pour Niklas. Qu'il avait tué une patiente

et qu'il avait tourné délirant en s'accusant du meurtre d'autres patients qui allaient très bien. Ça a pas été de montrer de la compassion pour la morte, ou bien même pour Niklas et sa famille. Ça a juste été de dire « *on avait rien vu* ». Ils devaient se protéger. Et je pense qu'ils l'ont pris personnellement d'avoir eu sous leurs yeux un infirmier qu'ils considéraient comme brillant alors qu'il était sur le point de décompenser. Les toubibs l'ont pris pour eux alors, ils ont décidé de le soigner. Comme un genre de repentance.

Gabrielle écoutait avec passion. Elle connaissait bien les détails de cette affaire, mais en avoir un témoignage aussi direct la captivait. Cet endroit avait connu bien des malheurs, des drames quotidiens et d'autres exceptionnels. Rien, vu de l'extérieur, ne lui donnait une aura plus particulière que les autres. Il y avait des asiles bien plus célèbres et à l'histoire tout aussi tragique. Seulement, celui-ci exerçait sur elle une fascination toute particulière, unique.

— Je sais qu'il y a eu pas mal d'histoires dramatiques à l'hôpital Pinel. Et même du temps de l'asile Saint-Adam, mais c'est vrai qu'un drame de cette ampleur

c'était la première fois, pensa-t-elle à haute voix.

Il s'arrêta de manger et la fixa avec suspicion. Il posa son assiette, il finit son verre d'une traite, avalant au passage quelques morceaux de bois et s'alluma une nouvelle cigarette.

— Fanny, tu me ferais pas une tarte, s'il te plaît ? Je sens que ça gargouille par-là.

Après un moment d'hésitation, elle quitta la pièce, ils l'entendirent s'affairer à côté. Léon fit signe à Gabrielle d'approcher, ce qu'elle fit non sans une pointe d'appréhension.

— La gamine, elle est un peu sensible. Rapport à sa mère. Je préfère qu'elle entende pas cette histoire.

— Je comprends, dit-elle sans vraiment le penser.

— Dans les années 90, on a eu un événement un peu similaire. Le soir de Noël. L'hôpital était complètement couvert par la neige, on pouvait pas en sortir.

— Qu'est-ce qu'il s'est passé ? demanda Gabrielle, intriguée.

— Y'avait un médecin qu'était un peu un tordu... il a un peu trop abusé avec une patiente... elle a massacré neuf personnes.

Gabrielle, estomaquée, le regarda avec effarement. Malgré des mois de recherches quasi malades, elle n'avait jamais trouvé la moindre trace d'une pareille affaire. Elle se demanda l'espace d'un instant si, lui aussi, n'avait pas fini par perdre la raison après toutes ces années passées là-bas.

Il posa sur elle un œil éteint. Il déglutit difficilement. Elle comprit que, quoi qu'il se soit passé, il avait été bel et bien présent. Son expression ne mentait pas. Il tenta, en passant vigoureusement la main sur sa bouche, de se défaire de ce souvenir dont il n'était plus maître. Elle lut dans les plis de son teint grisâtre la terreur. Secoué d'un inexplicable frisson, il l'agrippa par les épaules. Elle sentit sa poigne d'une fermeté sans pareille. Ses yeux vieillis par la hantise du passé se plongèrent dans ceux de la jeune femme. Il se mit alors à hurler sur elle, dans une projection écœurante de tout ce qu'il avait ingurgité jusque-là.

— Ne les réveille pas !

Automate détraqué par les souvenirs terribles, il continua de hurler ces mots en la saisissant toujours plus fort. Elle eut beau se débattre, elle ne parvint pas à se

défaire de son emprise. Elle recula, mais il avança sur elle jusqu'à tomber de son lit. Fanny, qui venait d'apparaître furibonde, se jeta sur eux. Elle parvint à la décrocher de lui et le serra fort contre elle. Pour la première fois, elle regarda Gabrielle dans les yeux, d'un regard glacial. Tout en caressant les cheveux restants de sa Tenaille de grand-père, elle l'injuria.

Gabrielle s'excusa d'avoir troublé Léon et ramassa au plus vite ses affaires afin de s'enfuir de cet appartement lugubre. Fanny se redressa avec fureur et saisit l'assiette encore pleine de sa mixture qu'elle jeta à travers le couloir. Elle se brisa au sol en répandant son infâme contenu sur le parquet usé.

Gabrielle demanda une nouvelle fois pardon, apeurée par la tournure que prenaient les événements. Elle sortit de l'appartement, dévala les escaliers d'un pas alerte et courut jusqu'à sa voiture. Elle démarra en trombe pour partir vers l'hôpital Pinel.